

L'espace de rencontre : une mise en jeu de la parentalité .

Comme certains d'entre vous le savent sûrement, un espace de rencontre est un lieu où à la suite de l'ordonnance d'un juge, un juge aux affaires familiales le plus souvent, un enfant vient rencontrer, le parent avec lequel il ne vit pas, qu'il n'a pas revu depuis longtemps ou que parfois il ne connaît pas, lorsque cette rencontre ne peut, dans un premier temps, se faire autrement. Il ne s'agit pas d'une simple mise en contact : la rencontre est préparée, soutenue, accompagnée par les professionnels qui travaillent dans le lieu.

L'espace de rencontre est un dispositif généraliste dans le sens où les juges y ont recours pour des motifs assez différents puisqu'ils vont des conséquences de conflits relationnels , conjugaux, aigus (ce qui est le cas le plus fréquent) à des situations où le parent qui n'a pas l'hébergement peut être porteur de pathologies lourdes, de troubles psychiatriques. Le cadre de l'intervention est collectif. Aussi bien pour ce qui est des « familles » qui sont accueillies à plusieurs dans un même espace temps que pour les intervenants qui fonctionnent en équipe. Une l'équipe mixte aussi bien du point de vue du genre, que des ancrages professionnels. Sauf cas particuliers, la durée de l'intervention est limitée (un an maximum en moyenne). Elle a pour but que la relation entre le parent et l'enfant s'instaure ou se restaure afin que les rencontres se déroulent ensuite sans intermédiaire.

Si j'avais à donner un titre à la présentation que je vais vous faire, ce titre serait l'espace de rencontre : une mise en jeu de la parentalité. Il y a en effet, me semble-t il beaucoup de représentations, y compris au sens théâtral de ce terme, qui se donnent à voir dans le cadre artificiel, codé de l'espace de rencontre, beaucoup de représentations et un mélange sans cesse réinventé de rituel et d'improvisations dans les différentes interactions qui lient entre eux parents enfants et aussi intervenants.

Pour illustrer cette idée je ferai appel à 3 « saynètes» , 3 images : le jardin d' Amélie ou l'illusion créatrice , le rituel et l'improvisation , le parent et son double

Le jardin d'Amélie ou l'illusion créatrice

Ce que j'aime bien dans la maison de mon père dit un jour Amélie, c'est qu'il y a un beau jardin. Amélie a 6 ans, elle n'est jamais allée chez son père qui vit à l'hôtel et n'a

évidemment pas de jardin. Leurs rencontres ont lieu deux après midi par mois dans le centre social qui héberge le point rencontre où je travaille et au milieu duquel se trouve le «jardin du père d'Amélie». C'est une cour coincée au milieu de tours où les enfants et leurs parents viennent, quand les mots leur pèsent trop, ou au contraire quand ils leur font défaut, se tourner autour, se lancer et se relancer la balle, entre des tables en plastique et des plantes en pot.

C'est donc là dans qu'Amélie retrouve au sens plein du terme son père. Tout est un peu bancal dans cette histoire ; un père effacé, écrasé, écarté à qui la mère d'Amélie voue une haine tenace, une «maison» qui ne ressemble à rien, un jardin qui n'en est pas vraiment un. Mais tout ça finalement a peu d'importance, puisque dans le temps de leurs rencontres cette maison et ce jardin existent vraiment et que Amélie et son père, semaine après semaine les recréent ensemble et s'y racontent ensemble leur histoire.

La rencontre, c'est l'action d'aller vers quelqu'un qui vient. Si l'espace de rencontre porte si bien son nom, c'est qu'il n'est ni le lieu du parent visiteur ni celui de l'enfant. Il est cet endroit où chacun, enfant et parent, viennent se rencontrer et non rendre visite à l'autre, (comme le voudrait cette appellation si bizarre et dont on n'arrive pas à se débarrasser de «droit de visite») C'est un lieu qu'aucun des deux n'habite mais qui, durant le temps de leur rencontre, leur appartient à tous deux.

C'est donc ce travail de l'illusion, au bon sens du terme, une illusion créatrice de sens qui me semble d'abord caractériser l'espace de rencontre. On pourrait dire en effet de ce dispositif, qu'il est le lieu individuel et collectif de toutes les mises en scène et en mots, de toutes les représentations de ce qui a relié, délié parfois, et pourra relire de nouveau, autrement, un enfant et son parent, de tout le travail de l'affiliation et de la ré affiliation.

Le rituel et l'improvisation

Pour que parents et enfants puissent, recréer, refabriquer de la relation, les règles sont utiles, les rituels aussi. Un de ceux qu'on observe le plus fréquemment chez les enfants pris dans des conflits de loyauté, et ils le sont presque tous quand ils viennent à l'espace de rencontre, se situe au moment de leur arrivée dans le lieu. Ce rituel a pour fonction, pour les désamorcer, de théâtraliser ces conflits et s'appuie intelligemment sur le dispositif spatial

commun à la plupart des espace de rencontre. L'enfant arrive sur place, accompagné de son parent hébergeant, la mère le plus souvent. Celui-ci, suivant l'ordonnance du juge, a obligation de l'y présenter sous peine de non représentation d'enfant. Puis l'enfant est inscrit à l'accueil et là se sépare de sa mère pour se diriger (accompagné par un intervenant) vers l'autre parent qui l'attend. La petite saynète se déroule en trois temps. L'enfant s'accroche à sa mère et suivant son âge, pleure ou proteste vigoureusement. «Je ne veux pas le (ou la) voir ; je veux rester avec toi». Le parent qui accompagne, de son côté tient son rôle : lance souvent une réplique un peu sur jouée en direction de l'enfant : tu sais bien qu'il faut y aller, réplique accompagnée à l'adresse du public (les intervenants voire les autres parents) de soupirs et de regards appuyés pour bien s'assurer qu'on comprend les enjeux de la scène. C'est ce qu'on appelle la double énonciation. L'enfant dans un deuxième temps se dirige à pas lents vers l'autre parent, revient vers le premier «pour un dernier bisou» plus rassurant encore pour le parent que pour l'enfant et repart un peu moins lentement vers celui qui l'attend. La tension dure encore quelques instants puis, une fois qu'il est bien sûr que l'autre parent a quitté l'espace de rencontre, cette tension se relâche et l'enfant entre enfin le plus souvent très paisiblement en contact avec son autre parent.

Je pense à une pré adolescente, Manon, qui ne pouvait, même après le départ de sa mère, commencer la rencontre avec son père sans le prendre violemment à parti pendant au moins 5 minutes en l'injuriant, en le traitant de salaud, en protestant de l'horreur qu'elle ressentait à le voir, à le rencontrer, à lui parler. Il faut dire que Manon, jusque dans son apparence physique vestimentaire, se montrait comme le clone miniature de sa mère. Sa mère la présentait au point rencontre mais, elle sa mission c'était manifestement d'y représenter sa mère. Le père lui tenait bon. Il supportait, le plus calmement possible, ce prologue tout en disant à sa fille qu'il n'admettait pas qu'elle lui parle sur ce ton. Une fois les 5 minutes passées, et parce que le père avait tenu bon, tout allait mieux. Elle entrait avec lui dans une conversation apaisée, lui parlait, suivant les jours, de ses vacances, de sa scolarité, lui montrait fièrement des textes très personnels qu'elle avait écrits, écoutait avec lui des chansons sur l'ipod qu'il lui avait offert. Au bout de quelques mois, cependant, ce rituel, même s'il avait pour Manon et son père une utilité certaine, avait fini par nous peser. Les autres familles présentes dans les lieux avaient du mal avec les éclats de voix de Manon. Et on voyait bien que tout cela finissait par peser à Manon elle-même, comme une jouissance

qui tournait à vide, comme si elle ne pouvait plus se débarrasser de ce rôle, de ces injures stéréotypées, de ce texte qu'elle connaissait par cœur et qu'elle ne faisait que répéter. Les intervenants parlaient beaucoup avec elle mais rien n'y faisait, au contraire, presque comme si n'y croyant plus elle-même, elle se sentait obligée d'en surajouter et de maintenir dans son dialogue avec eux aussi, la violence stéréotypée des propos qu'elle tenait sur son père. Alors un jour, une intervenante lui a dit: «on va inverser les rôles. Toi tu feras l'intervenante et moi je ferai Manon». Et elle fait Manon, et Manon a joué l'intervenante débordée par la violence des paroles de l'adolescente, incapable de l'aider, jusqu'au moment où quittant son rôle, Manon a éclaté de rire et a dit : «d'accord maintenant on peut arrêter». Par la suite le rituel a persisté mais sous une forme atténuée. Un peu d'agressivité encore au début des rencontres mais qui très vite désormais cédait.

Le parent et son double

Lors du dernier colloque de la FFER, un de mes collègues de Bordeaux, Serge Bédère, a comparé la posture des intervenants des espaces de rencontre, avec celle des marionnettistes du Bunraku dont la particularité est que les marionnettes sont géantes presque à taille humaine et les montreurs visibles. Il ne voulait évidemment pas dire par là que les parents de l'espace de rencontre s'y comportaient comme des marionnettes dont les intervenants tireraient les fils. Non, par cette métaphore il se référait plutôt à la notion de doublure. Je me souviens que dans un de ses spectacles, Tambours sur la digue, Ariane Mnouchkine avait repris cette idée du Bunraku mais en faisant jouer le rôle des marionnettes à de vrais acteurs, sortes de poupées vivantes masquées et colorées qu'elle doublait justement par d'autres acteurs manipulateurs neutres vêtus de noir, pour créer suivant les besoins de la pièce, du jeu, du décalage, une respiration, un soutien. Et c'est bien aussi cela que fait l'intervenant en espace de rencontre. Il double les parents mais en restant légèrement à distance (en soutien comme on le dit aussi pour les trapézistes) dans une posture de veille active. Un peu, pour prendre une autre métaphore, comme les ordinateurs quand ils ne dorment que d'un œil et qu'il suffit d'un léger mouvement pour les remettre en marche. À l'espace de rencontre, l'intervenant n'assure pas, en tous cas pas toujours «la présence permanente du tiers». Cela peut arriver bien sûr, lors des premières rencontres ou

lorsque l'enfant le sollicite ou le parent ou encore dans des situations particulièrement difficiles (ces cas de pathologies lourdes dont j'ai parlé plus haut) mais la plupart du temps, cette présence est intermittente. À l'exception de celui qui tient l'accueil, les autres intervenants (3 dans le lieu où je travaille pour 45 «familles» environ qui se succèdent de 14h à 18h) circulent dans le centre, l'équipe constituant ainsi une sorte d'enveloppe physique et psychique disponible «en cas de besoin». Cette notion d'équipe est importante à souligner. Même si chaque professionnel qui y travaille a son style qui vient d'un ancrage professionnel différent pour chacun, il n'y a pas, du moins pas dans la plupart des espace de rencontre, d'intervenant référent d'une situation et d'un enfant. D'abord parce que la rencontre ne doit pas être conditionnée par la présence d'un intervenant particulier mais soutenue par le travail de chacun qui occupe à tour de rôle la position de tiers. Ensuite parce que cela évite que le double, en usurpant la place du parent réel, se prenne ou qu'on le prenne pour, celui qui saurait y faire, le supposé «bon parent».

Conclusion

J'avais été frappée il y a longtemps en lisant un livre de M. Berger par l'expression de cadre trouvé créé. Elle me semble, cette expression, parfaitement convenir à ce qui se joue dans un espace de rencontre : c'est un lieu limité dans le temps et dans l'espace. Un lieu de contrainte où quelque chose d'une liberté se joue cependant. C'est vrai aussi pour les intervenants dans leur pratique. Intervenir sans être interventionniste. Protéger sans surveiller, aider sans faire à la place. Être surtout créatif. C'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. Il nous faut accepter nos propres limites notamment face à la maladie mentale et à la violence (d'où l'intérêt du travail en équipe) comme celles des gens que nous accueillons. Il arrive qu'un «échec» se lise comme une réussite lorsqu'un parent peut dire au bout de plusieurs essais de rencontres bloquées, à son enfant : «D'accord, je comprends, tu ne veux pas me voir, alors on va suspendre les rencontres, elles reprendront plus tard si tu le souhaites. C'est au moins cela que je peux faire pour toi. Et si tu changes d'avis, je serai toujours là.» Il n'y a pas dans la dramaturgie de l'espace de rencontre de ex machina qui viendrait magiquement à la fin de la pièce rendre à chacun sa place. Le cadre est rigide mais les dénouements restent ouverts. Notre travail c'est d'aider chacun à inventer le sien.